



Gilles Sebhan  
**MANDELBAUM**  
ou le rêve d'Auschwitz

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Cet ouvrage est publié  
avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Photographie de couverture : © Georges Meurant  
Mise en page : Mélanie Dufour

© Les Impressions Nouvelles – 2014  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

Gilles Sebhan

**MANDELBAUM**  
**ou le rêve d'Auschwitz**

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



*« Je pense beaucoup au rêve amer qui me tourmente »*



# Birken

1.

Son visage sous un pont est détruit. Des photos ont sans doute été prises, anonymes, classées, désormais invisibles, qui rendraient compte de l'œuvre du criminel, l'acide projeté sur la chair, l'entaille faite par la projection, les muscles, les tendons, la chair à vif, une telle fidélité dans la mort ne peut que provoquer l'étonnement. Comme s'il y avait des vies qui ne peuvent que s'écrire dans la chair. Stéphane gît sous le pont des Grands Malades, il y séjourne désormais pour longtemps, il s'y trouvait bien avant qu'on l'y enlise jusqu'à l'os, sans soupir, sans fin. Son visage ressemble enfin aux gravures où il apparaissait déformé, écorché, dessiné à vif dans la plaque de cuivre. Il y a des êtres qui accrochent les signes comme les godillots la boue de certains terrains détremés. Sangs, excréments, sur le papier ou la peau, le *rêve d'Auschwitz* redevenu réalité.

Décembre 1986. La disparition du jeune homme est un mystère. On se représente encore

un jeune homme quand on pense à lui, Pili sa mère, sa femme Claudia, son père Arié, ses frères Arieh et Alexandre, les maîtresses qu'il a eues peut-être, Marc Trivier qui a fait son portrait photographique, ses complices malfrats avec lesquels il a dérobé un tableau de Modigliani, les gens divers qui ont croisé sa courte existence se le représentent encore ainsi, en jeune homme, alors qu'il est déjà une vieille roche enduite de boue dans la banlieue de Namur. Son visage détruit s'ouvre peut-être de biais sur un sourire de coquillages fossiles, ses orbites creusées en cavités rocheuses. Celui qui est rendu à la terre s'appelle encore Stéphane dans l'esprit des gens. Celui qui devient objet et pourriture. Qu'on le découvre, qu'on le déterre, tout sera terminé. Tout commencera. En attendant, le corps sous les intempéries, comme le cadavre tragique d'un frère assassiné, sans sépulture, rêve les cauchemars de sa propre vie.

Dans une lettre à un ami, à travers des mots écrits à l'encre bleue, dans une orthographe écorchée qui est presque comme une signature, il évoque ses derniers dessins, je n'ai que le souvenir de mon odeur, ma transpiration, celle de ma femme et de mes amantes. Je me vois dessiner, encore pas plus tard qu'hier et j'ai l'impression



d'une absence terrible de réflexion. Tout est instinctif et violent. J'ai un dégoût pour ce que j'ai fait et aussi un respect, ça me vide de tout mon corps comme quand j'éjacule. J'aime penser que je risque aussi bien la vie que mes amours. J'aime les rouleaux blancs dont je dévergonderai le papier. J'aime ces femmes à qui je pense toujours. J'aime les morts qui me font travailler. Je pense beaucoup au rêve amer qui me tourmente. Stéphane a-t-il jamais été jeune. Il a une vingtaine d'années quand il rédige cette lettre et pas beaucoup plus quand il se jette dans la gueule de son propre orgueil, accédant à cette mort par balle qu'il s'était prédite.

2.

Fin des années 90, je découvre Stéphane Mandelbaum dans une galerie de la rue Mazarine à Paris, à travers un grand dessin dont un cartel explique qu'il constitue la trace exceptionnelle d'un artiste ayant existé comme étoile filante de l'art contemporain, au même titre que Jean-Michel Basquiat – et les multiples griffures et écritures qui cernent le portrait de Nasser dessiné au bic, faisant vibrer la grande feuille blanche, semblent confirmer la comparaison. Sur le cartel, je me souviens qu'on parlait aussi de mort violente sans qu'on puisse en comprendre davantage. Le prix du des-

sin était en francs, à l'époque cela m'avait paru une somme astronomique. La force du dessin m'avait fait oublier de noter le nom de l'artiste. J'avais eu l'impression que la galerie inventait un peintre de toutes pièces. Je l'avais oublié. Pourtant, son histoire fragmentaire, son nom d'arbre, m'étaient sans doute restés en tête malgré moi.

Il y a quelques mois, je suis tombé sur un petit dessin érotique reproduit sur le net. L'œuvre se trouvait à vendre à Bruxelles. C'était idiot mais le dessin associé au nom de l'artiste m'appelait brutalement sans que je comprenne pourquoi. À ce moment-là, il avait été clairement dit que je n'achèterais plus d'œuvre, je me faisais penser à ces personnages des *Choses* de Perec qui caressent l'idée de se payer des chaussures de luxe et finissent par le faire mais n'acquièrent rien au fond du luxe qui doit accompagner de telles chaussures. Je crois que Stéphane lui non plus ne supportait pas la pauvreté relative, le manque d'argent, c'est-à-dire de règne sur le monde. Maître du monde, c'est ce qu'il voulait être, ainsi qu'il se représentait dans les dessins d'enfance. C'est aussi pour cela qu'il est mort, pour un pactole qu'on ne voulait pas partager avec lui, *on ne se laissera pas marcher une fois de plus sur la tête* avait été son expression et il pensait

sans doute à sa condition de juif, comme Perec qui a écrit *Les Choses* et comme moi.

La galeriste se rendait à Paris. Nous étions convenu d'un rendez-vous dans un café. C'était une jeune femme tenant une boutique dans le quartier du Sablon, l'œuvre lui avait été vendue par un autre marchand, elle restait mystérieuse sur ce point, je ne connaîtrais donc pas la provenance du dessin au format carte postale sur lequel on voyait une scène érotique. Je savais encore peu de choses sur Mandelbaum, mais j'avais vu ses gravures de jeunes femmes nues aux lèvres offertes. Et tout ce que je savais de lui en faisait un bourreau des cœurs, un mélange de Don Juan et de proxénète, tel qu'il s'était voulu. Pourquoi avait-il éprouvé l'envie de parodier l'univers des hommes entre eux. Au premier abord, il y avait dans ce dessin le reflet d'une iconographie un peu vulgaire et un peu kitsch : celle du dessin pornographique américain, avec son langage habituel, personnages de profil, scène stéréotypée avec sexes turgescents, le mot love inscrit sur les planches de la baraque et une bulle aux mots explicites. *Oui dans le cul*, avait écrit Stéphane, dans ce qui semblait être un amusement pur. C'est là-dessus qu'ont insisté tous les proches de Stéphane quand je leur ai posé la ques-

tion. Cela ne signifiait rien pour lui. Il n'y avait pas d'intimité chez Stéphane, m'avait-on dit, il exhibait les magazines pornographiques ou les armes qu'il avait achetés, c'était toujours ce principe de provoquer.

Un jour, il était arrivé chez son ami Antonio Moyano, il avait pris une feuille et un bic qui traînait sur la table et s'était mis à dessiner quasi machinalement tandis qu'Antonio préparait le café et lui parlait. À la fin, il avait laissé sur la table la feuille où figurait une fois encore le revolver qu'il affectionnait. Ce revolver dessiné, on pouvait encore penser qu'il était imaginaire. Jusqu'au moment où le jeune homme s'est mis à l'exhiber aux yeux de ses amis incrédules. C'était une provocation. Comment savoir si ce revolver avait servi ou allait servir, comme il le prétendait. Ce jour-là, Stéphane parti, Antonio a ramassé le dessin sur la table comme on conjure le destin et l'a déchiré. Ce dessin m'a fait peur, je l'ai déchiré pour que Stéphane ne se laisse pas emporter, sans doute était-ce un peu stupide et enfantin, mais je ne voulais pas croire à cette réalité-là. Une très belle femme m'avait dit : Stéphane, ce n'est pas celui que tu crois.

## 3.

Sur un site de recherches généalogiques, je suis tombé sur l'étrange et significative classification suivante : Nom Mandelbaum - Période 1942 - Commune Camp de concentration. Sans doute ce nom de Stéphane Mandelbaum m'était resté en mémoire, malgré moi, *pour cela*. À présent, cela m'apparaissait plus clairement : l'appel de ce nom. Et à travers lui le rappel d'un fantôme qui ne cessait de me hanter, cette impossibilité d'être juif, et pourtant également cette impossibilité de ne pas l'être et de l'être ailleurs que dans ce lieu infernal, perdu, désespérant dans la brume, ce spectre de lieu. Ma fascination pour ce nom de Stéphane Mandelbaum qui m'avait conduit sur les traces de son existence.

Dans son texte sur Auschwitz, Georges Didi-Huberman remarque la présence des bouleaux derrière la ligne de barbelés, une forêt de bouleaux qui assure une permanence étrange et terrible entre l'hier concentrationnaire et l'aujourd'hui touristique de la Pologne, présence tellement forte qu'elle s'est imprimée dans la toponymie du cauchemar. Auschwitz-Birkenau. Birken signifiant bouleau, comme Mandelbaum signifie amandier,

## MANDELBAUM OU LE RÊVE D'AUSCHWITZ

celui qui est mis à l'amende, celui dont les bras se prolongent dans le ciel, celui qui défie le ciel, celui qui est blanc et pur sous l'écorce brune. Celui qui est *un* parmi la forêt des amandiers. Mandelbaum signifie déporté, exterminé, vaincu d'avance, avant même d'être né. Après ça, on peut dessiner tant qu'on veut. On est mort.

À propos d'arbres, *prunus serrulata* (cerisier du Japon) et *prunus dulcis* (amandier), Stéphane écrit dans un texte de son mémoire pour l'école : Un jour je me promenais à Watermael-Boitsfort, parmi les petites maisons ouvrières en brique peintes en vert, construites au début du siècle. Sur les trottoirs il y avait des cerisiers du Japon, et chaque année, des bancs de Japonais venaient les admirer, et prendre beaucoup de photos, avec leurs petits appareils, et leurs petits doigts – les doigts noueux qui vous excitent pareils aux anguilles qui se faufilent entre les mains des Espagnols. Cela m'amusait de les regarder, quand, soudain, un couple de Japonais et leurs enfants, m'apercevant, me demandèrent de poser pour eux avec la fille aînée, au pied des cerisiers. Je fus très étonné, mais j'acceptai. Ils prirent une douzaine de photos, avec de nombreux sourires. Les trois filles et les deux fils, tous y passèrent. Puis ils me remercièrent très poliment. Depuis ces

## BIRKEN

photos, je leur rends hommage en choisissant des photos de livres pornos « made in Japan »... Je n'ai pas fini de leur rendre hommage, en dessinant des culs japonais. Peut-être que je n'aurais jamais dû voir les cerisiers du Japon...

C'est à la fois étrange et révélateur, cette façon qu'a Stéphane de s'imaginer partenaire sexuel de chacun de ces enfants japonais, filles et garçons, comme s'il était la clé universelle du sexe, le grand profanateur de la vision, qui dévergonde la beauté des cerisiers ou des mots par la pornographie. Troublant aussi ce jeu sur les rôles, qui es-tu Stéphane semble-t-il dire, qui aurais-tu pu être, tant d'origines différentes, tant de personnalités différentes, tu n'es qu'un imposteur, même tes images sont la copie d'une origine qui n'a rien à voir avec toi, tu copies des photos, tu t'inventes un désir. Rendre hommage par la profanation. Il y aura aussi de ça quand il s'attaquera à l'évocation des camps.

## Kishmatores

1.

Né en 1961 à Bruxelles, d'un père juif d'origine polonaise, Stéphane a très tôt baigné dans une atmosphère de révolution érotique. Arié son père avait appartenu dans son adolescence à un mouvement sioniste athée et gauchisant, comme j'avais pu le lire dans un article de Georges Meurant, dévorant sans trop comprendre les journaux en yiddish, *Le Drapeau rouge* annonciateur d'une société égalitaire et *Les Lettres Françaises* où il allait découvrir, outre les poèmes d'Éluard, Neruda, Hikmet, des reproductions d'œuvres de Picasso et Léger dont il s'inspirerait. Abandonnant les études secondaires où il stagnait, Arié était entré à l'Académie des Beaux-Arts. À seize ans, contre l'avis paternel, il avait choisi la peinture et avait quitté dans la foulée la maison familiale. Sa farouche détermination avait ému le directeur lui-même. À cette époque, il dessinait des nus d'une bestialité appliquée et commençait à exposer dans un ensemble de jeunes



*« Je pense beaucoup au rêve amer qui me tourmente »*

Stéphane Mandelbaum, peintre né en 1961 à Bruxelles, est assassiné à la fin de 1986 par ses complices, après le vol d'un Modigliani. Son corps sera retrouvé, défiguré par l'acide, à demi caché dans un terrain vague de la banlieue de Namur. Le jeune peintre, dessinateur prodige, personnage charismatique et déroutant, laisse une œuvre où s'enchevêtrent les thèmes violents : portraits de nazis ou d'artistes à la vie brève, scènes pornographiques, inscriptions provocantes. Pasolini, Bacon, Rimbaud ou Pierre Goldman, autant de vies violentes qui semblent annoncer la mort tragique du peintre.

*Gilles Sebhan est un écrivain français né en 1967. En grande partie autobiographiques, ses romans témoignent d'une réflexion sur la sexualité, la criminalité, les générations. On peut citer La Dette (Gallimard, 2006) ou Salamandre (Le Dilettante, 2014). Également professeur de littérature et d'histoire des arts, il a écrit deux récits biographiques sur des écrivains : Domodossola ou le suicide de Jean Genet et surtout Tony Duvert, l'enfant silencieux, vivement salué par la critique (Denoël, 2010, pour les deux textes). Aux Impressions Nouvelles, il a déjà publié un récit autobiographique intitulé London WC2.*